

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <i>Pagination multiple.</i>  |                                     |   |

Ce numéro contient

Les récents tableaux de M. Chs Huot

# LE MONDE ILLUSTRÉ

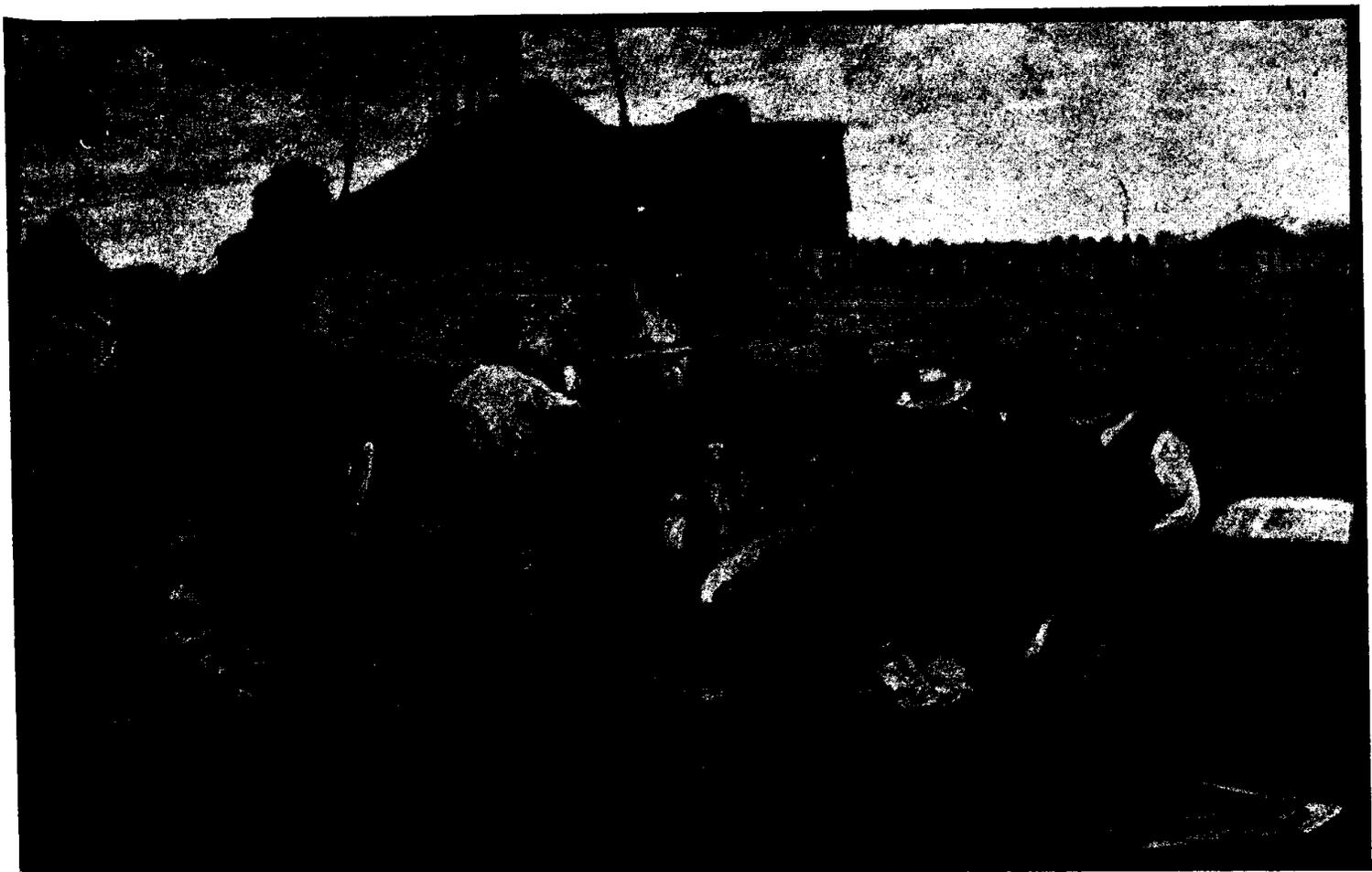
17e ANNÉE.—No 839

MONTREAL, 2 JUIN 1900

5c LA COPIE



Labour d'automne (Ile d'Orléans)



"Le Laurier"

L'EXPOSITION DES TABLEAUX DE M. CHS HUOT, AU PALAIS LEGISLATIF DE QUEBEC

Suite à l'intérieur



MONTREAL, 2 JUIN 1900

PUBLIE PAR LA  
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"  
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

#### ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

#### NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 2 JUIN, à midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

#### NOTES DE LA DIRECTION

Dans notre prochain numéro nous publierons une étude détaillée par M. Germain Beaulieu, sur l'éclipse du soleil qui doit se produire le 28 du mois de mai courant.

Notre numéro du 26 mai contiendra un superbe groupe des archevêques et évêques actuels de la province de Québec.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le concours que nous annonçons ci contre. Les récompenses sont jolies et comme la réponse demande peu de travail nous croyons que chacun devrait essayer de gagner des prix.

Voyez notre annonce de prime graphologique dans une autre page de ce numéro. Nous commencerons la publication des analyses la semaine prochaine.

#### GRAND CONCOURS

OUVERT A TOUS LES LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"  
DU 1ER AU 30 JUIN

Nos écrivains ont publié plusieurs bons ouvrages. Nous avons cru qu'il serait intéressant de savoir quels sont les meilleurs qui ont paru jusqu'à ce jour. Cela aiderait dans leur choix les gens qui veulent consacrer un coin de leur bibliothèque aux livres canadiens. En ce temps de réveil littéraire, nous avons cru qu'il serait à propos d'ouvrir un concours afin d'être fixé sur ce point.

**Quel est, d'après vous, le meilleur choix de dix ouvrages produits par des écrivains Canadiens-français ?**

Nous n'exigeons pas de commentaires. Nous ne voulons qu'une liste des dix ouvrages que vous considérez comme les meilleurs et les plus propres à faire partie d'une bibliothèque de famille.

Aux auteurs des douze meilleures réponses, nous accordons les prix suivants :

1er prix, \$5.00 ; 2me prix, un an d'abonnement ; 3ème prix, six mois d'abonnement ; 4ème prix, quatre mois d'abonnement ; 8 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les réponses doivent être signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 30 juin prochain et nous publierons dans le second numéro de juillet, les

pseudonymes des concurrents qui auront mérité des prix. Les gagnants nous enverront alors leur véritable nom et la copie de la liste primée.

Les réponses seront jugées par un comité de trois personnes qualifiées.

Si peut être ce concours paraît restreint, il sera suivi d'autres plus généraux : chaque abonné pourra donc espérer gagner un prix.

Labours d'automne :

A peine l'aube errante au bord de l'horizon  
Teinte de pâle argent la mare solitaire,  
Le laboureur, fidèle ouvrier de la terre,  
Penché sur sa charrue, ouvre d'un soc profond  
Le sein toujours blessé, le sein toujours fécond.  
Sous l'inflexible joug, qu'un cuir noué à leurs cornes.  
Les bœufs à l'œil sanglant vont, stupides et mornes,  
Balançant leurs fronts lourds sur un rythme pareil.  
Le soc coupe la glèbe, et reluit au soleil,  
Et dans le sol antique ouvert jusqu'aux entrailles  
Creuse le lit profond des futures semailles...  
Le champ finit ici, près du fossé bourbeux ;  
Le laboureur s'arrête, et dételant ses bœufs,  
Un instant immobile et respirant haleine,  
Respire le vent fort qui souffle sur la plaine ;  
Puis, sans hâte, touchant ses bœufs de l'aiguillon,  
Il repart jusqu'au soir, pour un autre sillon.

Ces vers que je trouve par hasard dans la *Revue des Deux Mondes* peuvent s'appliquer presque littéralement au magnifique paysage de Huot.

C'est bien octobre avec son ciel gris, chargé de nuages et de tristes promesses de pluie, c'est bien la terre humide fraîchement remuée et le guéret atteint des premières morsures du froid.

Cette scène toute empreinte de la saine poésie des champs est très adoucie.

La facture en est large et vigoureuse.

A propos de cette toile remarquable, voici comment le Père Henri Beaudet, des Frères Prêcheurs de Saint-Hyacinthe, résume son impression :

... On est à peu près envahi par la mélancolie épanouie partout, sur les champs, sur les bois, sur le fleuve voisin. Plus de feuilles aux arbres. Du ciel gris tombe une lumière froide. Au loin, la brume enveloppe plaines et monts. Tout annonce le repos, la mort de l'hiver.

Vêtu de chaude étoffe, un habitant est là, sur sa terre en pente, avec sa charrue et ses bœufs, profitant des derniers beaux jours pour labourer. La tristesse des choses ne l'impressionne pas, lui. Ne s'est-il pas habitué aux révolutions des saisons ? Il ne connaît pas les raffinements de notre sensibilité, nos malades états d'âme. Il sait seulement que tout reverdira, reprendra vie, il songe aux semailles du printemps. — et ses travaux présents sont le signe de sa ferme et sereine espérance en le retour de la nature. Pendant l'hiver qui approche, il pourra se reposer des fatigues de la dernière récolte... Cette pensée éclaie, égale sa rude mais bonne physionomie de campagnard...

Quel merveilleux tableau !

*Tableaux de genre.* — Parmi les tableaux de scènes familières on remarque le *Sanctus*, délicate composition qui ne comprend que deux êtres vivants, une jeune fille et un chat. La jolie Canadienne restée seule à la maison était occupée, on le voit bien, à préparer le diner de la famille qui assiste à la messe, quand du clocher dont on aperçoit la flèche par la fenêtre ouverte, sont venues les vibrations puissantes de la cloche qui sonne le Sanctus et la pieuse enfant est tombée à genoux, simplement, naturellement, sans pose affectée et s'est mise à égrener son rosaire avec ferveur.

Quant au chat, sa qualité d'hérétique lui permet de continuer son ronron avec accompagnement de chant du canard qui bout sur le poêle.

Il y a, à gauche, un effet de lumière extraordinaire qui jette une vie intense sur cette scène d'intérieur calme et silencieuse.

Regardons et admirons en passant la puissance d'observation et de talent de Huot dans les tableaux canadiens suivants :

*Le père Chatigny, La Pipe, La mère Chatigny, Le Sauvage de Lovette, La Filense, Les Vaches à l'Abreuvoir, etc., etc.*

*Portraits.* — Ils sont vivants, ils parlent, ils se meuvent sur la toile. — Les plus remarquables sont ceux de : M. l'abbé Rouleau, principal de l'École Normale, une toile superbe ; — M. l'abbé Lindsay, aumônier du couvent des Ursulines ; — M. Prince, avocat ; — L'hon. M. T. Chapais ; — Mme Nelson ; — les portraits des anciens principaux de l'École Normale, toute une série de premier ordre.

Huot prend place dès maintenant parmi les meilleurs portraitistes de l'Amérique du Nord.

Puis des paysages, des aquarelles chaudes et douces, des dessins à la plume, au crayon et au fusain,

#### LES ARTISTES CANADIENS

CHARLES HUOT

Huot ? Huot ! Connais pas. — Jamais entendu parler de lui. — Qui est-ce ?

Nombre de gens vont faire ces réflexions et, vraiment, ce brave Huot à l'air de sortir d'une boîte à surprise, d'une cachette quelconque, alors que les amateurs de peinture, les connaisseurs, savaient parfaitement qu'il était revenu, il y a plusieurs années, de l'autre monde, où il avait passé seize ans de sa belle jeunesse en France et en Allemagne où il a étudié, hâché, pioché, travaillé pour arriver à savoir quelque chose.

Aujourd'hui, il sait beaucoup, nous en avons la preuve, comme l'avaient déjà reconnu plusieurs de ces amateurs dont je viens de parler et parmi lesquels je citerai : les honorables MM. Sharples, T. Chapais, Turner, Tessier, MM. Fairchild, Gilmartin, Taschereau, Fortier, le Rév. curé Fagny, les Pères Oblats, M. l'abbé Rouleau et nombre d'autres qui possèdent des toiles de M. Huot, sans compter les Américains grands amateurs de ses scènes de pêche et de chasse.

Huot, pour la première fois, vient de faire au Palais Législatif de Québec, une exposition de ses œuvres, dont LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui quelques photographures qui ne peuvent donner qu'une bien faible idée de son talent.

Il y a dans les deux salles une centaine de tableaux, portraits, paysages, scènes d'intérieur, dessins et aquarelles dont la plupart ont été vendues, mais prêtées pour l'occasion par les propriétaires actuels.

Ma visite à cette exposition ayant été courte, l'article est aussi bref que possible et n'appuie que sur les points principaux.

*Le Laurier.* — Le titre de *Les politiciens de village* aurait été préférable, je crois, mais je m'incline devant la décision de l'artiste, qui a bien le droit de donner à son enfant le nom qu'il lui plaît.

A deux pas de la grève, un groupe d'habitants jeunes et vieux discutent la politique du jour et, naturellement, il y a des bleus et des rouges, armés de leurs autorités, *Le Soleil* et *le Courrier du Canada*. La discussion est chaude, car tout le monde parle en même temps, pour mieux s'entendre, peut-être.

Quels bons types pris sur le vif, nature, vrais, convaincus, fermes dans leurs opinions. Gestes, physionomies, allures, costumes, tout est canadien, bien canadien, étoffe du pays.

A côté d'eux, un chaloupier du cru achève de peindre un yacht, qu'il a baptisé du nom du premier ministre, *Laurier* dont il termine la dernière lettre. Près de lui, sa fille tenant un petit frère dans ses bras.

Et notez que tous ces types existent tels qu'ils sont là, que le yacht *Le Laurier* est construit, que la maison du fond aussi bien que le chemin peuvent se voir, à Sainte-Pétronille, Ile d'Orléans.

Ce n'est pas de la fantaisie, du chic, du convenu, c'est arrive.

Le chien aussi existe, résigné, calme, froid, insensible au choc des opinions, assis philosophiquement sur son derrière de chien, la tête penchée, semblant se demander dans son intelligence de chien pourquoi les hommes prennent tant de plaisir à discuter des sujets où il n'est jamais question de chats à étrangler ou d'os à ronger.

Ce tableau doit être offert à sir Wilfrid Laurier, par ses amis des deux partis, au grand ébahissement des *Politiciens de village*.

dont plusieurs ont reçu des mentions honorables, deux médailles à Paris, et une foule d'études remarquables.

L'exposition, qui ne devait être ouverte que pendant dix jours, a dû ouvrir ses portes trois semaines durant, et le succès de Huot est sans précédent dans la vieille capitale.

C'est une révélation pour la foule et un honneur pour le Canada.

LÉON LEDIEU.

## REMINISCENCES

PAPINEAU

V

Je continue à donner aujourd'hui le texte de la lettre de M. Papineau, dont la première partie a figuré dans mon précédent article.

Cependant, si respectables que soient les opinions exprimées dans ce curieux document, il ne faudrait pas les prendre toutes comme l'expression d'idées bien pratiques de nos jours.

Cette lettre date de 1868, c'est-à-dire qu'elle a été écrite au lendemain de la confédération des provinces canadiennes, à l'heure où les esprits étaient encore surchauffés par une lutte à mort, au cours de laquelle, carné par toutes les influences et en butte à toutes les attaques, le parti libéral était tombé, presque anéanti, sur un lit de mitraille.

On ne doit pas oublier non plus que Papineau avait parcouru sa plus brillante et sa plus active carrière à une époque qui avait ignoré et qui avait dû ignorer que, suivant une définition célèbre, la politique est l'art des compromis.

Il en était résulté chez lui un homme tout d'un bloc, un tronc qu'on pouvait rompre, mais qui ne pliait pas.

Les historiens les plus sympathiques l'ont dit : il n'avait pas su se faire au nouvel état de choses créé chez nous par la constitution de 1841.

Pendant que le reste du pays évoluait, prenait une nouvelle orientation, lui était resté ancré en 1837, ou voguant le regard fixé sur la même étoile.

C'était la vivante personnification d'un passé plein de gloire, mais destiné à disparaître comme le flot qu'emporte le flot.

En sorte que, on ne peut se le dissimuler, ce que le grand patriote écrivait en 1868, c'était absolument ce qu'il aurait pu écrire trente ans auparavant.

Ceci bien compris, citons textuellement :

Anglais dégénéré, fils et disciple ingrat, le Russell d'aujourd'hui, tyrannique imitateur de lord North, outrage la mémoire de ses glorieux ancêtres, et de Fox, dont il se dit faussement le disciple, quand il impose aux Canadas des constitutions et des listes civiles sans les consulter, quand il les impose à la Nouvelle-Ecosse, malgré d'unanimes protestations ; quand il lance le pirate *Alabama* contre les Etats-Unis, parce qu'il hait le pays dont les leçons et l'exemple inspirent le mépris pour les privilèges de sa caste. Il est le pervertisseur du Canada, où il a envoyé les Durham et les Sydenham pour y organiser la corruption politique, qui y souille tout aujourd'hui, les législatures et les magistratures, les pasteurs et les brebis, les gouvernants et les gouvernés.

Tout ce qui était la province de Québec en 1775 est invité, par déclaration du Congrès, à faire partie de l'Union américaine. C'est un droit acquis, à faire valoir dans toute l'étendue du Dominion, dès que le bon sens y prévaudra sur la servilité. Toute l'Amérique anglaise a droit à cette heureuse affiliation.

Par l'étendue du territoire, par le chiffre de leur population, par le degré d'instruction acquise, les Canadas entrant dans la république y formeraient trois nouveaux Etats aussi grands que la Pennsylvanie, avec douze sénateurs, siégeant dans le Capitole du nouveau monde, en une assemblée plus sage, plus auguste, plus puissante que ne le furent le sénat et les comices de Rome, dans leurs plus beaux jours.

Au lendemain de cette affiliation, le lac Ontario et le Saint-Laurent, vis-à-vis de Montréal, seraient reliés à l'Hudson par des canaux de navigation pour vaisseaux de fort tonnage ; de même l'Erie avec l'Ohio ; de même les lacs Huron et Supérieur avec le Mississipi. La nature y convie, l'Angleterre le prohibe. Non ! disent ses soudards et ses soudoyés. Oui ! dis-je, parce que tant qu'elle peut intriguer et ferrailer ici,

toute tentative d'amélioration dans cette direction sera ajournée, jusqu'à ce que les ballots anglais n'aient pas à redouter la concurrence des ballots américains.

Albion nous permet bénévolement de nous appuyer sur les glaces polaires ; elle nous donne sa garantie qu'avec ces glaces, sa flotte et notre ministre des milices, nous sommes imprennables de ce côté. C'est pour nous assurer ce suprême avantage que le 29 mars 1867, elle a voté l'Acte de la *Puissance* du Canada. Magie d'un mot sonore ! de par la loi nous sommes devenus bien plus redoutables à nos voisins, et infiniment plus heureux à l'intérieur, que nous ne l'étions le 28 mars même année !

Mon cher monsieur, partout où vous pouvez être entendu... en toute occasion, dites à nos compatriotes exilés comme vous du sol de la patrie,

Soi que nous aimons tous avec idolâtrie !

que pas un d'eux ne doit s'associer aux projets imputés aux Féliens, de faire la guerre au Canada. Ces projets ne sont pas guerre : ils sont maraude, dévastation, meurtre, viol et incendie, dirigés contre l'innocent sans pouvoir atteindre le coupable.

En entreprenant la publication de cette curieuse lettre, je m'étais promis d'en retrancher tout ce qui m'était personnel, et je l'ai fait jusqu'ici.

Néanmoins, je crois devoir ici forcer ma réputation pour ce qui regarde les deux dernières pages, où Papineau intime se révèle avec tout le charme qui se dégageait de sa personnalité dans le cercle de la famille et des relations sociales.

Qu'on veuille bien, en lisant, faire le moins d'attention possible aux compliments obligés d'une politesse conventionnelle ; et reprenons nos citations :

Mais discontinuons sur un sujet intarissable.

Je n'ai pas l'avantage de vous connaître personnellement, mais il n'est pas un autre homme que j'aime et estime plus que vous. Avec des convictions aussi fortes et aussi identiques que celles que nous nourrissons, combien il est certain que nous nous plairons ensemble, si nous avons le bonheur de nous trouver réunis !

L'on me dit que vous êtes venu l'été dernier en Canada. Les parents, les vieux amis, la maîtresse... non, la blonde, comme nous disons en canadien — s'il en est une qui ait le bonheur de porter un jour un nom aussi honorable que le vôtre — devaient passer avant moi. Mais vous ne m'auriez pas surpris, et combien vous m'auriez réjoui, si vous m'aviez fait l'amitié de venir me voir avec parents, amis et blonde, voulant être avec vous le plus longtemps possible — lors de votre passage — pour parler à qui mieux mieux de l'amour sacré de la patrie, et de l'émancipation prochaine qui l'attend !

Je ne fais que de la vile prose, comme disait Voltaire ; vous vous faites des vers sublimes comme les siens. Par la plume vous me battez donc à plate couture. Mais à la causerie il en est peu que je craigne. Venez-y voir ; je vous attends de pied ferme. Mais de grâce ne tardez pas longtemps, je vous supplie. Quoique j'aie encore bon pied, bon œil, bonnes dents, j'ai aussi quatre-vingt-trois ans ! C'est lourd ce fardeau. La chance est toujours instante que lui et moi tombions bientôt avant que j'aie vu le jour de la délivrance. Mais j'aime à voir ceux qui attendent le salut d'Israël et le préparent.

Vous êtes au foyer de la plus active et de la plus influente publicité qu'il y ait jamais eu au monde. Attirez ! Courez aux imprimeries, aux assemblées publiques, montez sur les toits, et, Muezzin de la bonne croyance, proclamez la formule : *Alla Allah !* Dieu est grand, donc la vérité prévaudra.

Répétez sans arrêt et sans relâche tout ce que vous savez de bien des Américains et de leurs institutions ; tout ce que vous savez de la permanente insolence et de la tyrannie des ministres et de la majorité de l'aristocratie anglaise dans toutes les colonies, en Irlande et ailleurs aussi.

Vous êtes l'une des plus belles illustrations du pays ; vous serez l'un de ses libérateurs. Que tous nos vœux s'accomplissent ! Nous nous reverrions — et nous reverrions de bien consolants revirements. Donc au revoir !

Votre ami bien dévoué,

L.-J. PAPINEAU.

Qu'on me pardonne de reproduire ainsi de pareils compliments à mon adresse. Les lecteurs sauront faire la part des exagérations de pure courtoisie, tout en admirant l'esprit de bienveillance et de bonne humeur que le vénérable patriarche savait montrer, dans ses relations sociales, même aux jeunes gens sans importance et aux débutants dans la carrière politique.

La semaine prochaine, je raconterai la visite que je fis à l'illustre vieillard, à son manoir de Montebello, en 1870, juste quinze mois avant sa mort.

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

## POÈME EN PROSE

LE FEU

Au feu ! ces deux mots, si électriquement sinistres, dégagent soudain pour tout homme une telle évocation du plus atroce des supplices, qu'à peine articulés par une seule personne au sein d'une foule claquemurée, instantanément chacun se hérisse d'horreur et se rue vers les portes. Alors, c'est le fourmillement humain convulsionné par le suprême effroi, la cohue de l'aveugle et sourde insanité qui hurle sa détresse, roule, se précipite et cherche des issues par les tournants d'un labyrinthe. Tous ces corps enragés, rapaces de leur délivrance et exigeant tous à la fois le premier rang dans la fuite au milieu du chaos vivant qu'ils produisent eux-mêmes, deviennent les uns pour les autres d'abominables obstacles qui s'étreignent et se labourent, qui s'écartèlent et s'écrasent. Fausse alerte ? Qu'importe ! Rien que la peur du barbare élément a donné pâture à la tombe et à la folie. Mais quelle plantureuse moisson pour la mort si la réelle invasion du feu a justifié tant d'épouvante !

Flairer vorace, grandissant rapide, il n'a pas plutôt dardé ses premiers lèchements qu'il se dilate, s'active et embrase d'un seul coup la totalité de sa proie. Voici qu'il forme, en quelques secondes, des embranchements d'énormes flammes, toute une flamboyante végétation qui monte des dessous, tumultueusement torrentueuse comme pour en arracher ses racines de braise. Déjà trop bien alimenté par les tentures et les papiers, les boiseries et les peintures, ça et là il se renforce à chaque rencontre de chairs humaines, produisant l'effet de l'huile sur la fournaise qui les dévore.

Et puis, c'est l'abîme de plus en plus jaune-écarlate qui pousse et soutient vers le haut de l'édifice le gigantesque élanement de sa houle fourchue, sinieuse et tourbillonnante. Avec des vertiges de colère, il fait ronfler, mugir et claquer le bloc élastique de ses vagues ardentes où s'enfourme le bruit sourd des effondrements qu'il recouvre. Et toujours, frénétiquement, il s'acharne davantage, cherchant à illimiter l'écartement de sa force.

Il bouche hémétiquement le vide immense de l'enceinte, s'incorpore aux quatre murailles, dresse rigide ment sa longueur compacte, et, finissant de crever la toiture, il terrifie la cité qu'il empanache d'un enfer.

Contre ceux qu'il n'atteint pas directement, il a l'énormité de son haleine opaque, de sa monstrueuse fumée noire qui flue autour de lui comme un déluge de brouillard, et l'horrible chose bouchant à la fois la gorge et les narines, les oreilles et les yeux, égarant le sang-froid, enchaînant le désespoir, ôte à la vie tout moyen de défense et l'engouffre impalpablement dans le remous de ses ténébres. Elle étouffe à la manière de l'eau profonde, mais combien plus vite ou combien plus lentement ! De là, ces deux sortes de morts qu'on retrouve après l'incendie : cadavres assis ou debout, pareillement intacts de corps et de costumes, mais offrant un si frissonnant contraste par leurs différences de mimique, d'expression et d'attitude, enjoués ou grimaçants, résignés ou farouches, impassibles ou tordus, continuant encore le ricanement du plaisir entre leurs lèvres mi-closes ou le cri de la peur au fond de leur bouche grande ouverte. Tous fantomatiques d'ailleurs, d'autant plus hideusement épouvantables qu'ils ont l'air de vivants cireux ou de livides ressuscités restés à, pétrifiés dans leur pose du dernier soupir ; comme voulaient témoigner, par leur seul aspect, de ce qu'ils ont vu et ressenti parmi ceux dont les flammes n'ont laissé que des charbons et des cendres.

MAURICE ROLLIN.

Le bon droit est un géant à la tête d'une armée. — ROMANCE DU CID.

## A TRAVERS LES ETATS-UNIS

## LA VILLE DE WASHINGTON

## I

Washington est le Versailles de l'Amérique, c'est la ville officielle, lente et grave, monumentale et majestueuse, appuyée sur ses collines comme une reine démocratique, forte de sa jeunesse et fière de sa puissance.

Son état actuel constate quelle fut sa formation. Les Américains construisent toujours leurs villes par la méthode *a priori*. Ils disent :

" Dans cette plaine, on fera une ville."

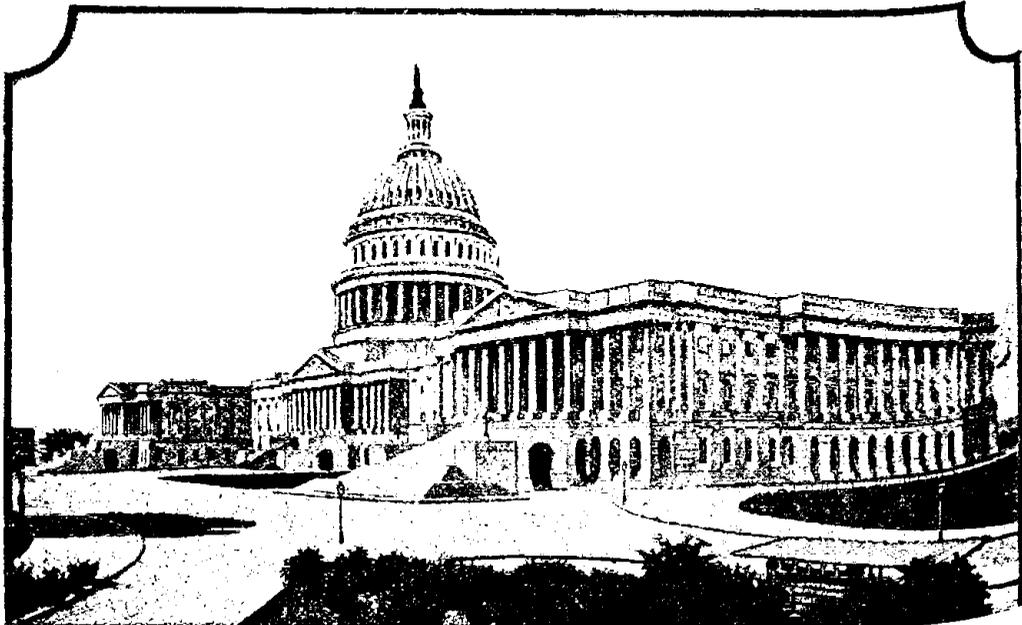
La création de Washington fut ainsi décrétée en 1791.

On commença par bâtir le Capitole, qui devait abriter le Parlement, et, à une demi-lieue, la Maison-Blanche, pour loger le Président. On dessina des rues, on les pava, on les macadamisa ; plusieurs autres édifices publics, ministères, trésorerie, archives, administrations centrales, furent construits ; et l'on attendit que l'initiative privée peuplât le reste.

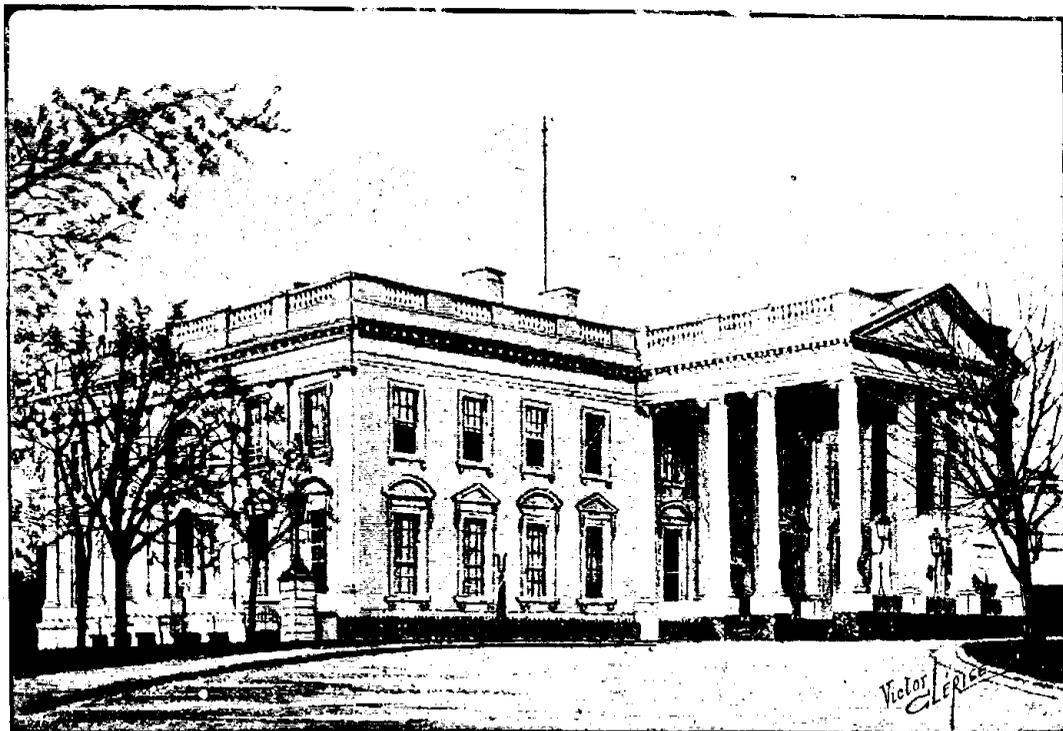
Cette cité est une des plus extraordinaires parmi les cités américaines, si remuantes, si fébrilement agitées, si populeuses. Ici, c'est le repos, le calme, les espaces vides, les larges avenues désertes. L'Amérique paye là son tribut à la froideur académique.

Il est venu moins d'habitants qu'on n'espérait. La ville n'étant ni industrielle ni commerçante, des fonctionnaires seuls pouvaient en faire leur lieu d'élection. Ce caractère semble sacré. Une usine aurait là l'air tout honteux, comme le serait une chaudière dans la galerie des Glaces. Les commerçants ont une discrétion gênée qui doit faire souffrir leur exubérance na-

vivant, sans doute, mais d'une vie régulière, sage dans sa force. Paris palpète, attire, dépense, s'agite dans une fièvre intense qu'alimente l'afflux violent et brûlant des efforts et des pensées. C'est le contraire aux Etats-Unis. Tout le pays palpète et vibre, secoué par les pulsations énergiques d'une activité sans relâche : le point mort, c'est la capitale. —cerveau exsan-



LE CAPITOLE



LA MAISON BLANCHE

tive. Tous ces gens qu'on rencontre dans la rue sont calmes, posés, comme des rentiers : et de fait, ils sont les seuls rentiers des Etats-Unis, car ils n'ont autre chose à faire qu'à toucher leurs appointements officiels à la fin des mois en échange de peu de travail, la paperasserie n'étant pas le défaut de ce peuple jeune encore. Partout ailleurs, ce sont des *selfmen* qui se démènent et se trémoussent. Ici l'on marche posément et sans hâte, avec la certitude des honoraires attendus. La capitale des Etats-Unis est la seule ville de province, en Amérique.

Chez nous, Paris est le cerveau de la France, le centre monstrueux, pléthorique et absorbant de toute la vie et des forces du pays. Le reste du corps est bien

goue et anémie dont toute la substance a coulé dans les ramifications du système nerveux.

Comme la ville est moins peuplée qu'on ne le supposait, il reste beaucoup de place. Les Américains, gens habiles, ont tourné cet inconvénient en agrément. Les avenues sont d'une largeur imposante, ornées à droite et à gauche par de petits jardins réguliers, que les propriétaires riverains sont priés d'entretenir. Les autres clairières ont été aménagées en jolis squares que décorent les statues des grands hommes. L'aspect général est agréable à l'œil. La ville est propre, bien dessinée. C'est le seul endroit des Etats-Unis où l'on ait l'impression d'une ville finie, qui n'est plus en cours.

La capitale des Etats-Unis est en même temps le chef-lieu de l'Etat de Colombie. Elle est à 400 kilomètres de la mer, et à 200 de la baie de Chesapeake. Elle est arrosée par le fleuve Potomac.

Parmi les nombreux et imposants édifices qu'elle étale, il en est deux qui attirent tout de suite le touriste : le Capitole et la Maison-Blanche.

Le Capitole est au centre de la ville, laquelle forme un demi-cercle adossé à la rivière du Potomac, et bordé de l'autre côté par le parc national et zoologique, et par un immense camp.

Construit sur une éminence, le Capitole domine toute la ville, et les amples avenues qui partent de son pied font des trouées par lesquelles le regard se

promène en cercle de l'île Anolstan ou, de l'autre côté, du bras est du Potomac jusqu'au cimetière extrême de Benning Road, et, à l'opposé, jusqu'à la Maison-Blanche.

C'est un immense et imposant édifice, de proportions colossales, dont la façade représente à elle seule ce que serait le Panthéon flanqué à droite et à gauche de deux reproductions de la Madeleine.

Un escalier de cent marches blanches descend du centre vers une série de larges squares qui se continuent, par une trouée de verdure, jusqu'au fleuve. L'aspect est grandiose, unique au monde en son genre et en ses proportions colossales.

Cette masse énorme de marbre blanc sort de la verdure qui l'entoure et l'encadre, semée çà et là de monuments et de statues, notamment la statue colossale de Washington, faite à Rome par Horatio Greenough en 1842, et apportée là : le grand général, le torse nu, est assis sur une chaise curule, un bras levé au ciel. Un bas-relief du socle représente Christophe Colomb, Hercule et Apollon. On a gravé ces mots de Gouverneur Henry Lee : " Premier à la guerre, premier dans la paix, premier dans les cœurs de ses concitoyens."

La façade tourne le dos à la cité. Comme le monument fut bâti d'abord, on croyait que la ville s'étendrait vers l'Est, au-devant du Capitole. Il se trouve qu'elle s'est allongée derrière. On ne peut pas tout prévoir. Cette erreur tient à l'habitude où l'on était de bâtir jusqu'alors les monuments pour les villes, et non les villes pour les monuments.

Au fronton se dresse le Génie de l'Amérique, accompagné un aigle portant une branche d'olivier. La terrasse d'entrée est ornée de groupes importants. Colomb découvre l'Amérique : sans doute pour cette raison, celle-ci est représentée nue, disent les mauvais plaisants. Sur le piédestal correspondant, un pionnier terrasse un Indien. A côté, la Paix et la Guerre couronnent Washington.

La grande entrée est une colossale porte de bronze sculptée ; elle a été faite à Munich. Les neuf panneaux et le double encadrement figurent l'histoire de Colomb.

MADELEINE

... Mais je l'ai promis, et je le ferai, quoi qu'il doive m'en coûter ; même s'il peut vous en coûter à vous-même. Oui, Jeanne, c'est vous que j'aime ; c'est vous que j'ai toujours aimée. Et je le sens bien, maintenant qu'après de longues années d'absence, un seul de vos regards me prend le cœur et l'enveloppe, et l'âme, et le fait battre si douloureusement. Mais je ne suis plus libre. Je suis engagé. Ceux qui prétendent vouloir mon bonheur, et qui me livrent au chagrin de toute une vie, m'ont fait croire à votre absence pour toujours, à votre oubli de notre amour d'adolescence. Et j'ai cru. Et j'ai pensé, troublé par la misère d'un pauvre être, à lui donner l'amitié, la joie, l'illusion de la joie, au moins, qu'il me demandait.

"Pauvre Madeleine, si elle savait ! Si elle savait que c'est l'âme pleine d'une autre que je vais la mener à l'autel, dans sa robe blanche. Si elle devinait qu'en la conduisant dans sa maison, qu'en lui mettant aux mains son rôle d'épouse, j'aurai devant les yeux, éperdument, votre image adorée, et que tout entier je palpiterai de désespoir ! Mais c'est le devoir. Et je suis un homme de devoir. Et j'épouserai Madeleine, la chétive créature si douce et si naïve. Et elle ne saura jamais l'affreux drame de mon cœur.

"Pour vous, Jeanne, je désire que vous oubliiez les rêves de notre jeunesse, et que le calme reste en vous. Car c'est assez d'un qui souffre. Je désire que vous soyez heureuse. Je désire — et j'ai quelque courage — vous voir bientôt établie, riche, honorée, comme vous l'auriez été si..., les larmes m'étouffent, et je ne puis plus. Adieu.

"Si vous avez quelque ressentiment, voir ma douleur vous rendrait indulgente et me vaudrait votre pardon. Adieu, Jeanne."

André d'Arques, depuis plusieurs mois fiancé à Madeleine devait l'épouser aux premiers jours de l'année. Il croyait l'aimer. Il croyait l'avoir aimée. Sa grâce frêle, sa joliesse de blonde, l'allure délicate et penchée de son jeune corps, sa santé toujours atteinte, le rayon douloureux et tendre de ses grands yeux l'avaient touché d'une pitié très douce.

L'image de Jeanne, depuis très longtemps partie, peu à peu s'effaçait de son esprit ; le retour de l'ancienne aimée n'était ni annoncé ni prévu.

Et, d'attendrissement charitable à sympathie, lorsqu'il avait deviné chez l'enfant débile, un peu romanesque, une de ces passions silencieuses, poignantes, qui tuent ; lorsqu'il l'avait vue adorant ses regards, ses mots, ses gestes ; lorsqu'on l'avait circonvenu à toute heure, lui montrant la magnanimité du sacrifice

à faire, la folie des grands dévouements l'avait pris. C'est lui qui, dans une

heure ardente, troublé par l'effluve de chaste amour, qui flottait autour de Madeleine, l'avait demandée à genoux le cœur naufragé, des larmes plein l'âme. Et pour la jeune fille, c'était le Printemps du Ciel l'enveloppant entière, un parfum de toutes les fleurs, la tiédeur pénétrante de toutes les joies révélées. Elle chancela, sous la soudaineté de son ivresse. Puis un peu de santé vint rosir son doux visage, et ce fut dès lors une activité de fièvre, un artifice d'éclats, de cris, de courses sans trêve ou sans but, le passionné besoin de s'affirmer vivante, forte durable.

Parfois, les yeux dans les yeux d'André d'Arques, les mains dans ses mains, le cœur donné, l'esprit, adorablement ému, l'ivresse souveraine, elle se reposait. Lui, la tenait sur sa poitrine, angoissé de sentir palpiter contre lui cette vie d'oiseau fragile. Il l'adorait ; il l'adorait ; il la priait comme une sainte. Et son culte était dit en paroles si merveilleusement douces, que des larmes, de bienfaisantes et heureuses larmes, coulaient à tous deux, divinisant leur extase.

Puis Jeanne revint, quelques semaines avant les épousailles. De suite, elle revendiqua les promesses anciennes. Elle aimait André. Pour André c'était le premier amour, celui que rien n'efface, le seul amour de sa vie avant la grande nité pour Madeleine. Mais il se défendit, courageusement, loyalement, devinant bien que l'abandon tuerait la pauvre fleur malade. Il résista, bien que la passion ancienne, plus ardente et plus implacable, l'eût repris violemment. Puis il écrivit l'irréparable adieu, son amour saignant à chaque ligne. Et Jeanne ne lui pardonna pas.

\* \* \*

Pendant qu'on habillait l'épousée, transfigurée, radieuse, ivre de bonheur, l'âme dans le Ciel, on lui remit une lettre parfumée.

Ma chère Madeleine,

J'aurais tant voulu assister à votre mariage. Mais je ne le puis. Me voici forcée de repartir brusquement. Adieu. Soyez bien heureuse. Et lisez ce que votre fiancé m'écrivait il y a huit jours :

... Mais je l'ai promis, et je le ferai, quoi qu'il doive m'en coûter...

C'est vous que j'ai toujours aimée...

Si elle savait ! Pauvre Madeleine !...

\* \* \*

On attendit l'épousée à l'église. Mais elle n'y vint que le lendemain. Elle était habillée de blanc, la pauvre petite, et de belles fleurs immaculées la paraient toute. Mais elle n'avait plus d'âme ; son âme pure s'était envolée, et elle était étendue dans un grand cercueil. Ce n'était pas le chant d'hymen qui résonnait autour d'elle, mais la messe funéraire des vierges, à mi-voix.

PIERRE LUGUET.

Soldat, ton honneur, ta gloire, c'est la mort sous le drapeau.—THIERS.



LA VILLE DE WASHINGTON

Le Sénat a aussi sa porte de bronze ciselé, avec huit panneaux figurant des scènes d'histoire patriotique.

La disposition de cet énorme édifice est fort pratique. A droite, le Sénat ; à gauche, la Chambre. Au milieu, la salle du Congrès. Tout cela sous le même toit, à trois pas. Un congrès est vite réuni, sous l'immense dôme.

Celui-ci est colossal. Il est en fer et peut glisser sur sa base, suivant l'action de la température.

Il a été construit avec un soin méticuleux, en huit ans. Il pose sur un péristyle de colonnes, et se termine par une galerie qui supporte une lanterne ; celle-ci est surmontée d'une boule, sur laquelle se tient debout une colossale Liberté.

La rotonde intérieure a grand air. Elle est la plus vaste du monde, et sa décoration, ses frises superposées, ses panneaux peints sont d'une proportion heureuse sans écrasement ni mesquinerie, sauf les panneaux des portes, qui semblent des trous à rats surmontés d'un médaillon. Le grandiose a ses dangers ; il aplâtit.

Les corridors, les cages d'escaliers, les salles intérieures, tout est spacieux, large, de bel effet, et il faut visiter la Bibliothèque du Congrès, à deux étages de galerie ; la Chambre de la Cour Suprême, dont le crieur ouvre encore la session par l'ancienne formule :

"Oyez ! oyez ! oyez !" ; la salle du Sénat ; le salon de marbre ; le fameux corridor le plus large et le plus long in the world, selon la formule coutumière en Amérique, le pays de la mégalomanie. Dans le vestibule qui précède le Sénat, on constate un curieux essai d'architecture indigène. L'ordre corinthien fut, dit-on, inventé par un architecte après qu'il eût aperçu une acanthe dont les feuilles avaient poussé le long d'un fût de colonne brisée et tombée à terre. Les architectes du Capitole ont été hantés par ce rêve, et ils ont inventé des piliers qui sont une gerbe de maïs ou un épanouissement de feuilles de tabac. L'idée en soi n'est pas mauvaise. Les ordres d'architecture ne sont que des imitations de la nature.

La salle de la Chambre des représentants, les galeries, salons, salles des commissions, cages d'escaliers, tout cela est orné de statues, décoré de peintures. Il y a même tout un hall, une salle des Pas perdus qui est une galerie de grands hommes en marbre. La sculpture et la peinture sont représentés dans cet édifice à foison, à satiété ; les œuvres d'art pullulent. Pas une n'est véritablement belle. Ce sont d'estimables hommages à des héros locaux, rien de plus. Le cœur y a la plus grande place. Ils ont l'admiration et la reconnaissance expansives, et leur fierté est touchante sympathique, communicative. Mais ce grand musée national est plus voisin de Canavalet que du Louvre.

Toute l'histoire des Etats-Unis est ici. Sauf quelques toiles d'une composition plus animée, comme la bataille du lac Erié, ou plus pittoresque, comme une vue du grand Canyon du Yellowstone, ces œuvres ont un caractère froid, compassé, cérémonieux, sans inspiration ni originalité. Mais les héros, depuis Colomb jusqu'à Franklin, Washington, Hancock, Th. Jefferson et cinquante autres sont copieusement commémorés.

Cristophe Colomb y est obsédant ; le marbre, le bronze, l'huile, tout lui est bon. Et Amérigo Vespucci ! Cet injuste parrain de l'Amérique n'a qu'un tout petit portrait dans un coin. A la bonne heure !

LÉO CLARETIE.

(La fin au prochain numéro)

MAI

Tout chante, geai, pinson, linotte,  
Bouvreuil, alouette au zénith,  
Et la source ajoute sa note.  
Et le vent parle, et Dieu bénit.

J'aime toute cette musique.  
Ces refrains, jamais importuns,  
Et le bon vieux plain-chant classique  
Des chênes aux capuchons bruns.

VICTOR-HUGO.